

LA PLUME DE QUENTIN DE LA FRESNAIE

« Que ce que j'écris ici puisse être un jour utile à d'autres, que cela arrête le juge prêt à juger, que cela sauve des malheureux, innocents ou coupables, de l'agonie à laquelle je suis condamné... »

Victor Hugo, *Le dernier jour d'un condamné.*

Aujourd'hui, si je pouvais revenir en arrière, je sais que jamais je n'entreprendrais les recherches qui m'amènèrent à rencontrer M. Quentin de la Fresnaie le jour même de l'éclipse totale de soleil du 19 mai 1928. Que ce fût une simple coïncidence ou bien « l'effet d'une cause qui nous échappe », selon les propres termes d'Erckmann-Chatrion dans *l'Esquisse Mystérieuse*, je ne saurais en être sûr. En tout cas, même si elle fut invisible en France, je crus ressentir son influence mystique jusque dans les murs chargés d'histoire de son moulin près de Cénevières, dans le département du Lot.

Avant toute chose, je souhaiterais informer mon lecteur qu'à l'époque je n'étais qu'un étudiant américain ordinaire, un peu plus ambitieux que les autres mais avec beaucoup moins de talent, et c'est pourquoi il ne faudrait pas me considérer comme particulièrement enclin à accepter les divagations de fieffés illuminés. Je me suis tourné vers Dieu assez tard, sans retenue ni excès hypocrite, et rien ne me prédisposait à rejeter ma foi, mais après la discussion que nous eûmes ce soir-là, pendant laquelle il s'était amusé à me rendre horribles des vérités que mon entendement tenait pour acquises et immuables, je sais qu'il ne me faut plus croire en rien d'autre que ma mort prochaine. Elle arrive, sans bruit mais avec un appétit féroce, et tout ce que j'espère maintenant c'est que mon expérience vous incite à fuir mes pas.

Je ne peux plus tenir : il me faut me libérer des angoisses qui hantent mon esprit. La nuit, elles volent autour de moi, sous les regards vigilants d'Hécate et de ses chiens d'enfer, répandant en échos ma condamnation comme le poème résonne dans le cœur ; le jour, leur absence me pèse encore plus, car, invisibles, elles ne me laissent que le choix de les deviner, blotties dans les recoins de ma pensée, dans les angles des murs de ma chambre, épiant le moindre signe de faiblesse pour s'emparer de mon corps, de ma chair, de mes os et de mon âme ! Je croyais ne plus disposer d'espace pour une autre personnalité. Je me trompais : envahi, dépossédé, le Moi n'est plus maître dans sa maison.

Tout commença, ce me semble, le 12 décembre 1925, avec la réception, par

l'intermédiaire de l'université d'Oxford, d'une longue lettre d'un de mes amis archéologues, le docteur Harrington, que je vais tenter de réécrire de mémoire en ôtant toute les considérations personnelles :

Ste-Ménéhould, le 22 novembre 1925,

Mon cher ami,

[...] Je ne sais comment mieux introduire mon propos qu'en vous l'énonçant ex abrupto, mon ami : j'ai récemment découvert un article du plus vif intérêt. La semaine dernière, le 17 précisément, après avoir pratiqué quelques excavations dans le sous-sol champenois pour le compte de l'université, je me décidai à rencontrer un homme que l'on m'avait présenté comme un fervent collectionneur marnais. Mon travail dans la région se borne à délimiter les zones susceptibles de contenir des vestiges mérovingiens pour faciliter la tâche aux équipes de fouilles françaises. Après la défaite des Huns aux Champs catalauniques en 451, la Gaule se divisait à peu près en deux régions dites « Belgique » et « Celtique » avec d'un côté Reims, Châlons et Meaux, et de l'autre Sens, Troyes et Langres. L'objectif de ce programme de coopération internationale est officiellement de relever les multiples disparités qui différençaient et rapprochaient les deux cultures de l'époque, bien que la mesure soit plus politique qu'effective. [...] Intégré au régiment de Cahors, il s'est battu à La Croix-en-Champagne durant l'automne 1915, sous le commandement du lieutenant Fujac ; ces deux-là se connaissaient depuis le collège et avaient passé le certificat ensemble. Il est mort. Un obus lui a arraché la jambe dans le grondement de la bataille ; la boue s'est mêlée à ses chairs, et le sang à la rivière qui déjà coulait dans les tranchées. [...] Parmi les effets personnels de son ami, qu'il réunissait afin de les rendre à la famille, il trouva quelques feuillets de vieux parchemin qu'il ne parvint jamais à comprendre. Je lui ai proposé de l'étudier ; je vous en ai fait une copie. La dizaine de pages qui se compose en deux parties d'égales longueurs se dissocie de par le critère linguistique. La première est écrite en francien, tandis que la deuxième l'est en une forme orale et vulgarisée du latin

importé par les Romains. Qu'y a-t-il de fabuleux là-dedans allez-vous me dire ? [...] Les deux sont d'une part contemporaines du XV^{ème} siècle, de l'autre elles présentent des similitudes dans le traitement des thèmes évoqués ! En effet, il me semble que l'auteur de la première s'adresse à celui de la seconde et qu'elles forment un tout, un peu comme une correspondance épistolaire. Connaissant votre goût pour l'étude de tels romans, j'ai conjecturé une possible analyse stylistique de votre part pour appuyer une de mes hypothèses les plus saugrenues : je pense qu'il n'y a qu'un seul et même auteur. Après une rapide traduction du latin, il m'est apparu que le scripteur de la seconde lettre est un marchand qui voyage de par le monde et note les bizarreries culturelles dont il est témoin, à la manière d'un Rica ou d'un Usbek. Pour moi, donc, il s'agirait du premier roman épistolaire de toute l'histoire de la littérature. Vous en ferez bon usage, j'en suis sûr, aussi, dès mon retour, je vous le confierai ; pour le moment, je vous joins la reproduction manuscrite de l'œuvre. En attendant de consulter l'original, je vous conseille d'apprendre les rudiments de la grammaire latine et de revoir votre syntaxe française.

[...] Au plaisir de vous revoir, mon ami, et de renouveler notre collaboration de 1923.

Lawrence Terence Harrington.

Depuis les événements de cette aventure dont il faisait mention dans sa missive, nous nous portions une confiance aveugle, aussi ne redoutai-je pas une quelconque plaisanterie de sa part : je pensais juste qu'il accordait trop d'importance à un vieux parchemin comme il savait si bien le faire avec les statues primitives que vendent les brocanteurs de mon quartier. A l'entendre, tout revêtait une valeur inestimable que seul lui pouvait comprendre. Quoi qu'il en fût, j'appréciais fortement son attention et lus le document qu'il avait joint. A la première lecture, je ne compris pas un traître mot de ce qui se disait, et l'échec de cette première approche me fit l'oublier jusqu'au jour où Lawrence revint de son expédition pour occuper une chaire universitaire à Boston.

Son bateau le déposa à la Nouvelle-Orléans le 24 Mars 1926, avec un retard de plus de deux jours qui avait été causé par une mer défavorable. Malgré la fatigue accumulée par deux mois de voyage dans l'Ancien Monde, il me parut plutôt fringant au débarcadère, en raison d'un ensemble pantalon et veston droit à rayures qui lui seyait à merveille. J'avais failli ne pas le reconnaître au début, avec son chapeau mou et ses moustaches qu'il avait rasées, mais sa démarche

diligente le distingua très vite à mes yeux. Nous nous saluâmes sans effusion, même si à l'intérieur de moi je ressentais la joie de recouvrer une amitié vieille de plusieurs décennies. Tant de choses nous étaient arrivées durant le printemps 1923, tant de choses qui avait déjà ébranlé les convictions de notre âme, qu'une complicité sans âge s'était nouée entre nous. Et pourtant, notre première conversation fut on ne peut plus conventionnelle : je lui demandai des nouvelles de Samantha, après quoi il me parla de sa collaboration avec les Anglais.

Tout naturellement nous en vîmes à évoquer le précieux manuscrit, et si le destin avait voulu me préserver du mauvais sort, il ne l'aurait jamais mis en face de moi. Car un sentiment curieux s'empara de mon être au moment même de poser les yeux sur les feuilles de parchemin jaunies, un sentiment qui m'intrigua fortement, parce qu'il ressemblait en tous points à celui que j'avais éprouvé après la découverte des catacombes de Bloemhein, dans la cave d'un vieux tonnelier allemand, en avril 1923. Il est possible que mon imagination fut à l'origine des tremblements qui rendirent la prise de mes mains sur le document indécise ainsi que de la brusque suee qui empourpra mon visage, mais pour Lawrence, il s'agissait de réactions normales pour tout cerveau familier à l'étrange. Je puis vous assurer que les deux lettres, malgré des différences notables dans la graphie, avaient été écrites par la *même main*. L'éventualité d'une magistrale supercherie, somme toute rationnelle, ne me vint à aucun moment à l'esprit, et je fus d'ailleurs si stupéfait que ma seule envie d'alors fut de retrouver mon bureau d'étude sur-le-champ. Je ne pensai pas à demander à mon ami une datation précise du papier, ni, dans le cas d'un palimpseste, une analyse approfondie de l'encre, précautions d'habitude nécessaires et appliquées par tout scientifique qui ne voudrait pas se laisser abuser.

De la Nouvelle-Orléans, nous prîmes le train jusqu'à Boston et j'occupai toute la durée du voyage à me rappeler les déclinaisons latines. Lawrence aurait pu me traduire rapidement ces quelques pages, mais l'enthousiasme de découvrir par moi-même leur sens caché éclipsa d'emblée cette opportunité. Quand je ne passais pas mon temps à émettre des suppositions que tout homme raisonnable se serait empressé d'infirmer, je le questionnais sur ses fouilles, sur ses découvertes pour le compte d'une université anglaise. Il ne m'apprit rien de ce que je pouvais aisément retenir, sinon qu'il s'y était particulièrement ennuyé.

Une fois de retour à Boston, le lendemain matin, nous nous quittâmes sur le quai de la gare avec la certitude de nous revoir bientôt, même si aucun de nous n'en avait ouvertement exprimé le souhait. J'étais persuadé que l'étude stylistique des lettres me révélerait une quelconque énigme spirituelle, un secret occulte digne des mystères d'Eleusis¹ qui nous projetterait de nouveau dans l'aventure. Et cette certitude pourrait avoir orienté mes recherches et hâté mes conclusions, dissimulant à ma rigueur professorale les indices qui auraient dévoilé cette mystification. Si j'avais été plus attentif, je ne serais pas en train de rédiger cet avertissement et certainement serais-je à l'heure actuelle Docteur ès Littérature Etrangère ; mais voilà, une sombre fatalité me conduisit dans le Lot, et elle m'y séquestre toujours, jouant avec ma folie. Ce soir j'ai entendu des paroles que nul

¹ Rites attachés au culte de Déméter qui servaient à l'initiation des prêtres.

ne devrait entendre, et ce n'est que maintenant, avec le recul, que je me rends compte de leur épouvantable signification.

La traduction textuelle du francien ne fut pas longue à produire, mais compte tenu du résultat il me sembla que quelques interprétations seraient les bienvenues. En cela la bibliothèque Miskatonic d'Arkham me fut du plus grand secours, grâce à sa large collection de textes sur les cultures celtes et gallo-romaines parmi lesquels je trouvai de sérieuses pistes. Au bout de trois semaines, j'en vins à savoir que le propos était d'ordre philosophique et qu'il portait sur des sujets tels que la guerre, la paix, le pan-déterminisme et la métaphysique. Cette première lettre n'apportait pas de réponse ; elle soulevait seulement un questionnement auquel la deuxième devait répondre -en tout cas je l'espérais.

Pour la deuxième lettre je rencontrai beaucoup plus de difficultés. D'abord, je devais m'astreindre à une plus grande rigueur avec une langue que j'étais censé maîtriser ; ensuite, chaque réponse était étayée par des images si fabuleuses que je dus sans cesse les éclairer d'un sens allégorique pour éviter toute confusion. Comment comprendre le « *geste invisible* » d'un certain Quentin sinon en évoquant une manière de dissimuler à la société les replis de notre pensée ? Enfin, les regards inquisiteurs de Lapham Peabody, le conservateur du Musée de la Société d'Histoire d'Arkham et du directeur même de la bibliothèque, le docteur Henry Armitage, auprès duquel mon directeur de thèse à Boston m'avait recommandé, me mirent si mal à l'aise que je consacrai plus de temps à les perdre dans les rayonnages qu'à vérifier la justesse de mes découvertes.

Tant d'approximations dans mon travail auraient dû me faire douter au moment d'embarquer pour Le Havre, mais la conviction de percer des arcanes millénaires les effacèrent au profit d'un enthousiasme effréné. Plus je progressais et plus je me persuadais de suivre la bonne direction, même s'il est de notoriété publique que toute interprétation est aléatoire car assujettie à la sensibilité du traducteur. Comment, à l'époque, aurais-je pu savoir que je subissais l'influence de la plume de ce démon ? Son style, son écriture et son éloquence eurent peu à peu raison de ma prudence. Chaque jour je passais plus de temps sur mon étude, avec toujours plus d'attention, et dans le dernier mois je ne parvins plus à trouver le sommeil. Médicalement, j'étais incapable de fournir un effort objectif, sain et raisonné. Ceux qui me fréquentaient me reprochèrent alors mes excès de café et d'alcool, même s'il me semblait ne point en abuser : je m'efforçais seulement de me tenir éveillé le plus longtemps possible par quelque moyen que ce fût. Ils désertèrent vite ma compagnie ; il me coûte de ne pouvoir plus les revoir.

« Je pars, sans vouloir que ce qui est écrit trouve un jour destinataire à sa portée, » telle était, selon moi, la dernière phrase de la correspondance. Je ne saurais trop insister sur le fait qu'une lettre n'a de sens que si elle est lue : cette abnégation de tout lecteur me parut donc n'être qu'un effet de style. Ce soir je sus qu'il s'agissait d'une mise en garde. Ce soir je compris que rien de ce qu'il avait écrit n'était à prendre au sens allégorique. Toutes ses théories sur la prédestination, l'astronomie et la présence d'entités sans substance étaient des certitudes, des évidences que je ne pourrais certainement jamais révéler au monde. Ai-je seulement rejeté d'emblée ses thèses ? Certes

non, puisque plus que tout autre je fus atteint par la fonction conative de la lettre : ses tournures naturelles remportèrent de suite mon adhésion sentimentale ; je succombai à l'impression de vraisemblance tout comme succomba l'abbé Guyot-Desfontaines à la lecture de *Paméla ou la vertu recomposée* de Richardson, disant des lettres qu'« elles servent beaucoup à la vraisemblance et font un bien autre effet sur le lecteur que le récit historique¹ » ; je pris enfin en affection ce marchand exilé de sa patrie qui ne cherchait qu'à exprimer un noble sentiment de trahison. Il fuyait, tout simplement, un monde qui le repoussait. « Adieu ! disait-il. Le monde est mort à la vie ; bientôt les spectres des Anciens Dieux vivront de ses racines. »

Avec ce manuscrit en ma possession je me croyais détenteur d'un savoir unique, l'élu de puissances supérieures, l'être à-travers lequel elles communiqueraient avec le monde. Mes délires égotistes rendirent alors mon existence obsolète, futile, car des forces impies me guidaient parmi les ténèbres de l'entendement. Fort heureusement, je fus rattrapé par le docteur Henry Armitage juste au moment où ma raison versait dans l'horreur. Ce vieil homme de soixante-dix ans passés, aux airs inoffensifs, recelait une érudition profane qu'il puisait d'expériences sans nom. Ses connaissances en occultisme dépassaient largement les miennes et celles de Lawrence réunies. Cela je l'appris brutalement à la mi-juin, entre deux dépressions nerveuses, vers neuf heures du soir, alors que la bibliothèque allait fermer ses portes. Il avait attendu que son assistant Wilfred Llanfer rentrât chez lui pour m'entretenir de sa passion irrégulière. En le voyant s'approcher de moi, je crus d'abord qu'il allait me demander de partir ou bien qu'il voulait m'adresser des remontrances sur mon comportement, mais ce fut en ami convaincu de ma démence croissante plutôt que de mes débauches nocturnes qu'il me garda de persévérer ma quête sacrilège. Il évoqua pour moi de terribles secrets qu'il était indispensable de ne point révéler si je ne voulais en subir d'irréremédiables conséquences. Et au lieu d'éprouver de la répugnance envers tant d'abjections, je ne me sentais que plus implacablement attiré vers l'innommable. Face à mon obstination il dut se résigner et, après lui avoir montré mes documents, il m'ouvrit la chambre forte du deuxième étage de la bibliothèque, non sans que je promisse de lui laisser un exemplaire de mes recherches. Je découvris alors les titres d'ouvrages blasphématoires comme le *Unausprechlichen Kulten* de Karl Von Juntz, le *Rameau d'or* de James Georges Frazer, le *Culte des Goules* du Comte d'Erlette et la version anglaise du fort célèbre *Al Azif*. La présence de tous ces écrits maléfiques participa pour beaucoup dans mon évanouissement alors que je n'avais fait que les toucher du regard.

Le docteur Armitage affirma que mon absence avait duré moins de dix minutes, mais à l'engourdissement quasi-éthérique qui me tenait j'étais convaincu d'avoir dormi plusieurs heures. Le souvenir des noirs abysses de mon inconscience me hanta pendant le reste de la soirée et se prolongea jusque dans la nuit. Je consultai soigneusement les volumes les plus intéressants, suivant les indications et les conseils du docteur Armitage, mais rien ne servit directement mon entreprise. Au petit matin, alors que les premiers rayons du soleil frappaient les fenêtres cintrées de la bibliothèque pour mourir sur ses dalles de marbre froides, je fus brusquement sorti de ma semi

¹ Cité selon *Le roman épistolaire* de Frédéric Calas.

léthargie par la lecture d'un paragraphe d'une œuvre anonyme du XVII^{ème} siècle, *Les Tentations de Damien* : « le monde est mort ! Vive le monde ! » pouvais-je lire en exergue. Et cette citation se retrouvait dans le manuscrit que je traduisais. Peut-être un étudiant hardi se serait-il risqué à parler d'une quelconque influence du premier sur le second, supposant alors que le manuscrit du lieutenant Fujac fût connu de lui ; mais pour ma part, moi qui allais au-delà de ces analyses, moi qui me faisais le moins crédible des universitaires, j'attribuais, dans la lumière fantastique du matin, le même auteur à deux textes séparés de deux siècles. Je mettais certainement en péril ma carrière de critique littéraire, mais cela ne m'importait que peu, car je me savais soutenu à la fois par le docteur Armitage et par Lawrence.

Dès lors, je ne fis preuve de plus aucune réserve dans mes conclusions : je croyais déceler dans tout écrit anonyme le style de cet être immortel, tantôt prêtre, marchand, soldat ou paysan. Les *Nouvelles Liaisons Dangereuses*, *La valeur du Chevalier de Monténégro* et *Rapport sur les pratiques de sorcellerie et sacrifices affiliés dans les terres de Nouvelle-Angleterre* renfermaient tous un peu de sa verve diabolique. J'en suis sûr maintenant : il n'a composé aucun de ceux-là ; toutefois il est l'auteur d'innombrables autres que nul n'aurait jamais dû lire. Le *Manuscrit trouvé à La Croix-en-Champagne* - titre que j'ai donné aux papiers de Lawrence en référence au *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki - appartenait à un prototexte, à une somme de connaissances hérétiques renvoyant à un temps immémorial où d'affreuses entités volaient, sourdes, aveugles et idiotes, entre les étoiles, guidées par les rythmes dantesques de flûtes endiablées. D'après mes calculs, si tant est que l'on puisse appeler ainsi de telles aberrations mathématiques, il vivait au moins depuis cinq siècles, parcourant le monde à la lumière du jour, invisible parmi la foule, et semant derrière lui d'obscurs pamphlets dans l'indifférence générale.

Je m'intéressais alors au titre de marchand que je lui prêtais à tort, car en réalité il s'appelait lui-même le Marcheur, et à la manière dont je l'ai vu se déplacer entre les ombres et les feux de sa demeure je saisis mieux le sens d'une telle dénomination. Il marche - et ce serait peu dire qu'il flotte ! - avec une aisance irréelle, toute divine, au-dessus du sol, même si je ne saurais en jurer du fait du peu de luminosité qui éclairait ses déplacements. Cela le dote d'une majesté souveraine à l'autorité de laquelle nul ne peut se soustraire.

Cette erreur de traduction aurait dû m'extraire des brumes fantastiques qui engourdisaient ma raison ; elle la modifia au contraire, au point d'accepter par la suite toutes les fantaisies de mon esprit comme vraisemblables. Et quand bien même j'aurais pu affirmer que le manuscrit fût de sa main, le lieutenant Fujac était mort... Il devait vivre pourtant ! car le caractère exceptionnel de mes recherches ne pouvait tolérer sa disparition. Je brûlai dès lors de questionner le contact de Lawrence, l'homme par qui tout est arrivé, je voulais qu'il me certifiât les détails sanglants rapportés par mon ami, qu'il me montrât sa tombe, le lieu précis de sa chute ; j'étais devenu un nécrophage. Je me repaissais de ténèbres, d'ombres et de terreurs. Par voyeurisme, je compulsai à l'approche de l'été des livres d'histoire où les photographies des champs de bataille s'ordonnaient comme dans un livre d'images. Il me semblait lire des contes, des féeries, des

madrigaux. Mes yeux s'acclimataient aux horreurs étalés devant eux ; et ma tête ne désemplassait pas de leur souvenir.

Le temps vint finalement pour moi d'entreprendre un voyage en France, sous couvert de consulter certains spécialistes de la littérature, où je serais tout à fait libre de mener mes investigations historiques. En août je désertai les allées sinistres de la bibliothèque d'Arkham pour celles lumineuses de l'université de Boston où je négociai des crédits avec la Faculté de Lettres. Après maintes démarches administratives particulièrement ennuyeuses et diverses notices justificatives, je reçus une part du financement courant janvier 1927. Les mois qui suivirent, je les employai à préparer soigneusement mon expédition et à rédiger un bon nombre d'articles pour ma thèse d'Etat afin de rattraper le retard accumulé à cause de mes divagations. Il va sans dire que ce fut une période de renouveau pour moi ; mes esprits me revenaient, mes amis aussi, et il fut bientôt convenu que tout était oublié.

Lorsqu'en juillet 1927 le paquebot *L'Ile de France* fut inauguré et mis en service sur la ligne Le Havre - Plymouth - New York, je fus décidé de m'embarquer dessus au plus tôt. Lawrence m'accompagna jusqu'au port et en toute amitié il me notifia les consignes de sécurité à respecter si je devais attaquer une exploration spéléologique. Rien de tout cela n'était prévu, mais comme il représentait des investisseurs privés auprès desquels il avait mendié pour obtenir les derniers fonds nécessaires à mon aventure, il voulait s'assurer que je rentrerais au moins en l'état. Je ne saurais encore le remercier à juste titre pour toute l'aide qu'il m'a apportée : il avait usé de sa réputation pour me permettre de réaliser ce voyage.

La traversée fut on ne peut plus calme, et en parcourant l'Atlantique je crus, à chaque fois que je levais les yeux au ciel, suivre la piste tracée par Charles Lindbergh, ce jeune aviateur de vingt-cinq ans qui avait, le 20 mai dernier, devancé tous les pilotes américains en franchissant le grand océan à bord du *Spirit of Saint Louis*. Parti de New York, il avait atterri au Bourget après trente-trois heures de vol sans radio ni vivres, reçu par les acclamations de trois cent mille personnes. Je ne me considérais pas comme un héros, ni comme un précurseur, encore moins comme un aventurier repoussant les limites de l'exploit ; j'étais simplement un homme voguant vers son destin et il n'y aurait jamais personne pour me fêter.

De Le Havre je rejoignis Paris, où je restai quelques semaines afin de remplir une bonne centaine de pages d'interviews récoltés indifféremment dans le Quartier Latin, à Montparnasse et au *Sphinx*, une boîte de nuit située boulevard Edgar Quinet qui était le lieu de ralliement des journalistes et du célèbre portraitiste Kisling. La vieille Lutèce m'émerveilla de l'abondance de plaisirs qu'elle offrait ; le traumatisme de la Grande Guerre avait libéré les mœurs, tant et si bien que les femmes ne se formalisaient plus pour faire des rencontres. Les cheveux tombaient, les fronts se dégageaient et les mollets se découvraient. Mon éducation puritaine rejeta d'instinct la décadence morale de la vie parisienne qui se répercutait jusque dans les spectacles organisés, mais je m'habituai bien vite à mon entourage et au bout d'une semaine je me surpris à danser le charleston et le fox-trot au *Bal Nègre* où je retrouvai, parmi les fonctionnaires coloniaux,

quelques figures célèbres. Je logeai à *L'Hôtel de Londres et de New York*, dans le Neuvième arrondissement, et me restaurai la plupart du temps à *L'Auberge du Clou*. Je fréquentai l'après-midi *Le Café des Deux-Magot* et le soir mon choix se portait plutôt sur *Le Casino de Paris* que sur *Les Folies Bergères* ; autant que je le pouvais j'allais au *Vélodrome d'Hiver* pour les grandes réunions de boxe, sinon je me contentais de *La Salle Wagram* où tous les mercredis se produisaient des boxeurs français.

Le relâchement auquel je m'abandonnais me fit négliger un temps le véritable motif de ma présence en France. Encore une fois ce fut une lettre, adressée par Lawrence, qui me remit sur les rails. Il me détaillait les obligations que j'avais vis-à-vis des investisseurs : droits sur le manuscrit, sur son édition et sur son exploitation publicitaire ; compte-rendu de l'enquête historique et des dépenses engendrées. Je n'y prêtai qu'une attention amusée.

Je renonçai pourtant à la légèreté de la vie parisienne vers la mi-octobre, pour rencontrer à Maffrécourt cet ancien soldat qui retenait tant mon attention. Je crois bien que la ferveur que j'affichais l'impressionna quelque peu ; son visage s'empourprait lorsque j'insistais sur l'importance de mes investigations, il ne parlait plus qu'avec des mots choisis et parfois même je le surprénais à m'adresser des recommandations à voix basse. Quand il considéra le ton sérieux de mes questions ainsi que la longueur du voyage que j'avais entrepris pour seulement lui parler, il commença à réaliser que son manuscrit avait de la valeur, alors que Lawrence s'était échiné à lui faire admettre le contraire. Je me mis alors dans l'idée d'utiliser un vocabulaire plus spécifique, hors de sa compréhension, afin de lui prouver que nul autre que moi ne pouvait lui apporter d'éclaircissements sur le contenu des parchemins. Je redoublai d'orgueil ; ses renseignements me furent on ne peut plus précieux. J'appris que la tombe du lieutenant Fujac se trouvait dans le cimetière militaire de Laval-sur-Tourbe au milieu de ses compagnons de régiment, que personne en pays cahorsin ne s'était réclamé de sa famille, qu'il maugréait souvent au sujet d'une « odieuse trahison de (s)es ancêtres, » et qu'il se prénommaient Quentin...

Un déclic tinta dans mon esprit et le souvenir des mots de la seconde lettre résonnèrent à me rompre les tympan : « la pureté et l'ivresse du Quercy natal, » « l'odieuse trahison qui provoqua les foudres de la terre et de la lune associées, et qui fit naître de l'eau, du miel et du lait le démon vengeur. » Plus rien ne tenait ensemble. Un problème de chronologie me hantait à présent. Comment un être, quand bien même immortel, aurait pu apprendre le francien aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles ? Car je ne pensais pas qu'il fût né avant 1350, autrement aurions-nous trouvé d'autres manuscrits parmi ses affaires.

Au lieu de mettre à mal la mécanique de mes idées en tentant d'inventer une justification à tous ces éléments, je pris finalement la décision de gagner l'antique cité de Divona, aujourd'hui appelée Cahors. Divona provenait d'un nom celtique alors que Cahors découlait du latin. *Civitas Cadurcorum*, telle était la dénomination de la préfecture du Lot au V^{ème} siècle après Jésus-Christ. Elle tirait son nom d'un peuple gaulois, les Cadurques, venus d'Allemagne moyenne entre les VIII^{ème} et VI^{ème} siècles avant notre ère, qui s'établirent sur les rives du Lot en imposant leur

domination sur les peuplades existantes grâce à leur maîtrise du fer. A partir de *Cadurcorum* je sus retranscrire tout le cheminement logique vers la désignation actuelle de Cahors. Au XI^{ème} siècle j’imaginai une simplification en *Cadurcum*, qui, après amuïssement de la consonne finale, aphérèse de la dentale interne et diphtongue de la voyelle, donnait *Cauricio* aux alentours du XIII^{ème} siècle. Ensuite, dans des documents locaux, je constatai qu’en 1259 on écrivait *Caours*, et qu’à partir de 1279 la graphie s’allégeait en *Caurs*.

La découverte de cette ville créée sous le règne de Tibère réveilla en moi les lointains cours de Civilisation Latine de mon année de Licence. Je me souvins que mon professeur nous avait longtemps parlé de l’aqueduc qui alimentait en eau potable toute la ville urbanisée depuis son point le plus élevé, de l’architecte Polémios qui avait suivi sa réalisation sur plus de trente-trois kilomètres, et de son rôle dans le développement de la ville. Plin l’Ancien n’avait-il pas, à ce sujet, dit que « ce sont les eaux qui font la ville » ? Personnellement, j’ai toujours cru arbitraire d’attribuer sa construction à un certain Polémios sur la seule foi d’une brique marquée PONTIO POLEMIO PRAETORI GALLIARUM PRAEFECTO (au prêtreur Polémios, préfet de Gaule), mais pour le moment aucune fouille archéologique n’est venue réfuter cette thèse¹. Daté approximativement entre le I^{er} et le IV^{ème} siècle de notre ère, l’aqueduc court la vallée du Vers de l’oppidum gaulois de Murcens où il prend source au surplomb de Cahors où il se termine. Le contempler de mes propres yeux fut une réjouissance incroyable, et il me semble bien que ce fut la dernière fois qu’un tel état occupait mon esprit.

Décrire précisément Cahors me prendrait trop de temps, et même si je sais qu’il ne m’en reste que peu à vivre, je voudrais bien ne pas le passer entièrement à rédiger cet avertissement. Cela peut paraître vain et égoïste comme démarche, car un descriptif détaillé de ma situation serait infiniment plus utile qu’une vulgaire réflexion introspective, mais mon âme étant d’ores et déjà damnée je ne vois pas comment mon sort pourrait être pire.

Je passai le mois de novembre à Cahors à consulter les archives du XIV^{ème} siècle à la bibliothèque, à visiter la cathédrale Saint-Etienne et la chapelle Saint-Gausbert - dont les décors peints et sculptés se révélèrent hautement symboliques, et à errer parmi les nombreuses demeures gothiques et romanes jusqu’à déboucher sur le pont Valentré où je m’abandonnai à des rêveries rousseauistes. Je fis ainsi la connaissance de Jean Chandos, lieutenant général d’Angleterre et vicomte de Saint-Sauveur, qui prit la possession de Cahors en janvier 1362 en accord avec les termes du traité de Brétigny qui prévoyait la cession du Quercy à la mouvance anglaise. Cet illustre chef militaire me fascina par les qualités diplomatiques dont il fit preuve pour légitimer la souveraineté du roi d’Angleterre dans la région. S’il avait été Français, certainement eût-il éclipsé Du Guesclin.

Un matin qu’une neige précoce embellissait de sa chape luisante, je débusquai dans les archives départementales de la rue des Cadourques un texte précieux intitulé *Monographies du chanoine Edmond Albe*. J’entrepris alors de circonscrire tous les événements situés entre 1350 et

¹ En réalité, les archéologues savent aujourd’hui qu’aucun préfet Polémios n’a pris part à la construction de l’aqueduc. Il semblerait donc que la dédicace fut portée bien après l’édification.

1450 qui accrédi­teraient la thèse de « l'odieuse trahison. » Je ne doutais point de révéler au monde la naissance de Quentin Fujac.

J'ai dissimulé à mon hôte une note relative à mes annotations historiques, que je vous livre pratiquement intacte :

Notes du 29 novembre 1927

Archives départementales du Lot

Monographies du chanoine Edmond Albe

1381 : Foulc de la Popie, seigneur de Cénevières, cède à Jean II, seigneur de Gourdon, ses terres dans le Cornuts en échange des appartenances de Saint-Cirq.

1398 : Guillemette, femme du seigneur de Blanzac, vend aux mêmes Gourdon la part d'héritage qu'elle pouvait prétendre de feu Foulc son frère.

- ⇒ Le Marcheur appartient-il à la lignée des de la Popie ? Foulc dernier du nom n'a eu de sa femme Agnès Beraldi, nièce de l'évêque d'Agde, aucune descendance.
- ⇒ Pourquoi cet échange ? Pourquoi dame Guillemette a-t-elle renoncé définitivement à la coseigneurie de Cénevières ? (serait-ce l'odieuse trahison ?)
- ⇒ Enquêter sur les évêques d'Agde et de Cahors. Dénicher le moindre manquement à leur ferveur religieuse. Magie et religion sont souvent liées : connaissaient-ils des rites de fertilité ?

1398 : morts de Jean II de Gourdon et de son héritier, Jean III. (heureux hasard)

1418 : jugement de l'évêque de Cahors en faveur Jean de Penne dans l'affaire de la prise d'héritage des Gourdon-Cénevières.

A cette relecture, je me rends bien compte que mes sources demeuraient lacunaires, que mes suppositions caressaient le grotesque, que je ne faisais preuve d'aucune rigueur.

Décembre m'amena vers l'est ; suivant le Lot, je voyageai en voiture sur des routes sinueuses et cahoteuses en direction de Saint Cirq Lapopie, un village cramponné à une falaise dominant la rivière de près de cent mètres de haut. Passé les portes fortifiées, mon regard vola par-dessus les toits de tuiles plates à fortes pentes jusqu'à accrocher un ancien fort militaire sur lequel je laissai mon imagination vagabonder à sa guise. Je séjournai sur place pendant deux semaines, dans la maison du Docteur Ernest Legrand, un médecin de campagne qui, conformément aux usages de

l'époque, avait dû obtenir son diplôme sans trop de tracas. Une fois de plus, je me surpris en train de flâner plutôt que de travailler, me remettant à la volonté de mes pas qui traçaient un itinéraire aléatoire parmi les arcades des échoppes d'antan. Je recomposai alors dans mon esprit l'âge d'or du village avec tous ses peaussiers, ses tourneurs sur buis et ses chaudronniers. Et au moment d'emprunter les chemins de halage, je compris que Saint Cirq avait puisé sa gloire de la rivière.

A cette époque, mon sommeil devint plus agité ; les rêves qui hantaient mes nuits gagnèrent en confusion ce qu'ils perdirent en sérénité. Je voyais, chaque soir, une ombre revêtue d'une cape rouge aux ornements dorés qui remplissait l'espace de ma chambre de sa ténébreuse présence. Elle ne disait mot, ni ne se mouvait, fixant de son oeil invisible le repos mortuaire de mon visage. Sans doute cette apparition avait-elle été programmée par les souvenirs que je gardais de la description du comte Dracula dans le roman éponyme de Bram Stoker ? L'avenir me donna raison, car le Marcheur ne possède pas de tels attributs.

Au réveil, je relevais inéluctablement la trace de son passage : une odeur particulière, teintée de soufre, qui traînait à hauteur de tête. Je ne me sentais guère rassuré, d'autant plus qu'il me semblait quitter la civilisation à mesure de mon périple. D'abord Boston, New York, Paris, puis Cahors et maintenant Saint Cirq ; bientôt Cénevières qui sera comme une ultime étape.

Durant mon séjour, j'obtins de la mairie, grâce à des mensonges qui me firent passer auprès de la population locale pour un journaliste du *Times*, la liste complète des habitants de la commune. Aucun profil ne correspondait à l'homme que je recherchais. Je ne désespérai pas cependant, car il me restait encore deux importantes sources de renseignements à exploiter : le café et le presbytère. Dans le premier j'appris énormément sur les vices et vertus des jeunes gens de la région, sur l'incompétence des administrés et des fonctionnaires, sur les penchants très nets du garde-champêtre pour l'anis ainsi que sur les ridicules stratégies de tous au jeu d'échecs. De l'occupant du second je soutirai une information capitale qui avait trait à la création de la paroisse de Cénevières. Au XIV^{ème} siècle, Bernard de la Popie avait demandé au Souverain Pontife l'érection canonique d'une nouvelle paroisse parce que celle de Saint-Martin Labouval, dont dépendait le village, se trouvait trop éloignée. Il pensait de la sorte augmenter considérablement le nombre de communiant, étrangement disproportionné par rapport aux autres communes, et bénéficier d'avantages pour l'intendance des sacrements. La paroisse de Cénevières ne vit le jour que quatre siècles plus tard, en 1783 ; et l'église fut achevée l'année de la Révolution. Pourquoi une telle attente alors que l'élévation de la cure se révélait absolument nécessaire ? La seule cause de la guerre de cent ans, qui présida à l'extinction des de la Popie, ne suffisait pas à l'expliquer.

Je voulus immédiatement poursuivre vers l'est, faire confiance à cet instinct qui fatalement me guidait vers Lui, mais un courrier retarda mon départ. Et pour cause : il provenait d'un dénommé Quentin de la Fresnaie, qui se présentait comme étant « un vieil homme intéressé par l'Histoire et la généalogie » et qui m'invitait à prendre un soir le café avec lui. Ce ne pouvait être un hasard, aussi ne résistai-je guère plus d'une demie heure à l'envie de lui dévoiler les spéculations que j'avais émises à son sujet.

Je rencontrai mon tortionnaire pour la première fois le 2 janvier 1928. Au préalable, j'avais mené une petite enquête de routine afin de savoir quelle était sa réputation auprès des gens du pays. Tous me parlèrent d'un homme affable, fortement intelligent et cultivé, qui vivait seul dans un moulin qui se transmettait de père en fils. Pour ce qu'ils en savaient, il recevait de temps à autres des étudiants de Philosophie, d'Histoire et de Littérature, afin de discuter avec eux de sujets divers et variés. J'imaginai facilement la teneur des propos, leur dimension, leur substance. Comme un entretien avec un homme sans âge –avec le diable même ! devait être passionnant ! Je me préparai fébrilement à recevoir des secrets inestimables sur la place de l'Homme dans le monde, sur sa place à Lui, sur les dieux, sur l'univers, sur...

Notre entrevue se révéla diamétralement opposée à ce que j'en attendais. Au lieu de percer les mystères de l'immortalité, nous pérorâmes sur l'histoire du Quercy, qu'il maîtrisait parfaitement, et sur quelques uns des aspects fondamentaux de la liturgie catholique. Dans un premier temps je fus déçu, mais comme il prit soin de me mettre à l'aise je me sentis rasséréiné et nous passâmes le reste de la soirée à discuter tels de vieux amis.

Le lendemain, je manquai de rire sur les inepties qui couvraient les pages froissées de mon cahier. Comment avais-je pu me laisser entraîner par mon imagination ? Comment ne m'étais-je pas mis un frein ? Je venais de gâcher quelques mois de ma thèse - néanmoins rien n'était encore perdu - au profit d'une aventure risible que je me garderais bien d'indiquer dans mon curriculum vitae.

De retour en Amérique, je focalisai mes efforts à limiter l'ampleur de l'échec de mon expédition. Auprès de Lawrence j'obtins gain de cause, non sans effort ni sans lui avoir auparavant offert une céramique grecque que j'avais rapportée de mon voyage. Il me fallut tout de même trouver un moyen de rembourser mes créanciers, aussi acceptai-je la proposition de mon oncle de venir en renfort de l'actuel gardien de nuit du musée qu'il dirigeait. Croyez-moi si je vous certifie que les activités diurnes et nocturnes ne s'accommodent guère l'une de l'autre.

J'eus cependant peu de temps pour m'habituer à ce train de vie, car une lettre vint tout bouleverser. Raoul Dufour, notaire à Cahors, m'invitait en France pour recevoir un legs de feu Quentin de la Fresnaie selon toutes les dispositions consignées dans son testament. Je devais le rejoindre au moulin de Cénevières le soir du 19 mai 1928 ; un mandat joint de cinq cent francs devait largement financer ce second voyage.

Sans inquiétude mais avec une once de curiosité je suivis les prescriptions du notaire, et voilà comment derechef je faisais face à la grille close de la propriété de Quentin. Le ciel m'observait derrière une cloche nuageuse qui noircissait l'ombre des peupliers. Au moment de tourner la poignée mes jambes tremblèrent, et subitement toutes les terreurs que j'avais enfouies depuis notre première rencontre refirent surface. Car devant moi, au bout de l'allée de graviers, se tenait une silhouette dont les contours me rappelèrent ceux du vieil homme. Comme mû par un désir croissant de connaissance, je m'approchai de lui et reconnus avec frayeur les yeux de mon hôte. D'un geste de la main il m'invita à entrer. Pour me convaincre, il prétendit inutilement être

l'héritier de Quentin de la Fresnaie.

Je me laissai guider par ses pas aériens, ainsi que Jonathan Harker suivait son comte, à-travers les corridors de sa demeure, jusqu'à la salle à manger où un feu brûlait dans la cheminée. Comment vous dire ? Nous eûmes une discussion. A mesure qu'il parlait, qu'il chantait l'intolérable geste des Anciens, de Nyarlathotep qui vint d'Egypte, de Dagon l'inspirateur de rêves et d'Azathoth leur sultan aveugle et idiot, moi, j'avais l'horrible impression de pactiser avec le diable, de vendre l'éternité de mon âme contre l'instruction ponctuelle de la vérité de l'univers. J'appris que l'homme n'est qu'un maître passager sur cette terre, alors que Lui demeurera même après Leur avènement, que le soleil ne s'est pas toujours levé à l'Est, que les cycles peuvent s'inverser, et que les étoiles retrouveront bientôt leur vraie couleur. Le Mal se perfectionne au fil des ans : d'abord grossier il tranche par la guerre ; expérimenté il insuffle la perversion en s'insinuant dans l'esprit ; enfin, habile vétéran, il se cache derrière les mensonges, prêt à corrompre le cœur des hommes. *Ce qui est invisible n'en existe pas moins.*

Comment pourrais-je encore porter foi en les préceptes de la sainte église apostolique et romaine, maintenant que mon âme perverse est profondément ancrée dans les tissus de mes membres, maintenant qu'il m'a souillé en exprimant ce qu'au fond de moi je retenais farouchement ? L'ombre ne dissimule pas seulement les choses à notre perception, elle l'excite et l'encourage à inventer sans cesse d'autres formes chimériques qui, à cause de notre incompetence à estimer la réalité, nous plaisent tout autant. Nous ne prenons même plus la peine de remettre en question ce qui nous effraie, tellement cela correspond mieux à nos espérances mystiques, à nos désirs de dépendance émotive, à notre irrésistible besoin de se sentir dominé et protégé, allégé de notre conscience ainsi que de toutes les angoisses de l'existence. Il est bien plus facile de se laisser porter par l'eau que de nager à contre courant.

Quentin n'est jamais mort ; a-t-il seulement vu le jour ? Cependant il vit. Il vit, et depuis sa création il ne cesse de se perfectionner, affinant son interface avec le cosmos, découvrant à chaque instant de nouvelles limites aussi bien libérales que religieuses, tutélaires que criminelles, psychiques que physiques, et repoussant toute idée de vulgarisation de son savoir. Il existe un endroit où le ciel peut remplacer la terre, où l'homme libre devient prisonnier, où les valeurs individuelles sont collectives ; cet endroit sans limite est confiné dans l'imagination de cet être éternel.

Je suis dans sa prison. Je suis dans son monde. Quentin est à la fois le Père et le Fils ; il est Moi, il est l'Autre. Aussitôt meurt-il qu'il voyage à travers les dimensions pour remplacer une autre vie. Il faut me croire... il faut me croire parce que... parce qu'il n'y a pas de tombe à son nom au cimetière de Laval-sur-Tourbe.

**PAPIERS CONSIGNÉS DANS LE RAPPORT DE
L'INSPECTEUR DUBARRE CONCERNANT LE
MEURTRE DE MARTIN DE LA FRESNAIE DANS
L'AFFAIRE QUENTIN LEIGHTON.**